

Troisième volet

« Je voudrais que ces livres restent, parce que je veux qu'on connaisse mieux les enfants » : la réhabilitation de la jeunesse par elle-même dans les journaux intimes

Emmanuelle Calvisi, Normandie Université

180

Revue *Traits-d'Union*

#12 Agisme : construction et déconstruction des représentations liées à l'âge dans la littérature, les arts et les médias

Résumé : Au tournant du XX^e siècle, de nombreux enfants et adolescents présentent leurs journaux intimes comme des « documents humains » susceptibles d'intéresser la postérité parce qu'ils raconteraient la véritable histoire de la jeunesse, de son propre point de vue, et en ses propres mots. À partir d'une dizaine de carnets rédigés entre 7 et 25 ans par de futurs écrivains (comme Simone de Beauvoir, André Gide ou Raymond Queneau), nous étudierons le contre-discours d'une jeunesse qui, faute d'être entendue dans l'espace public, s'élève dans ses carnets privés contre les stéréotypes associés à cet âge de la vie et à ses écrits. Plus encore, ces jeunes prétendent démontrer par la qualité de leurs journaux que la valeur n'attend pas le nombre des années. Mais cette réhabilitation de la jeunesse, parce qu'elle s'inscrit toujours dans le cadre d'un conflit générationnel, perpétue paradoxalement des stéréotypes âgistes.

Mots-clés : journaux intimes, écrits de jeunesse, jeunisme, témoignage, réhabilitation.

Abstract: *At the turn of the 20th century, many children and teenagers presented their diaries as «human documents» likely to interest posterity because they told the true story of young people, from their own point of view, and in their own words. On the basis of a dozen diaries written between the ages of 7 and 25 by future writers (such as Simone de Beauvoir, André Gide or Raymond Queneau), I will study the counter-discourse of young people whose voices are silenced in the public space, but rise in their private diaries against the stereotypes associated with this age of life and its writings. Moreover, they claim to demonstrate by the quality of their diaries that value does not wait for the number of years. But this rehabilitation of youth, because it remains inscribed within the framework of a generational conflict, paradoxically reconduces ageist stereotypes.*

Keywords: diaries, juvenile writings, youthism, testimony, rehabilitation.

*

Au tournant du XX^e siècle, de nombreux enfants et adolescents présentent leurs journaux intimes comme d'authentiques « documents humains » susceptibles d'intéresser leurs contemporains et la postérité parce qu'ils raconteraient la véritable histoire de la jeunesse, de son propre point de vue, et en ses propres mots. Catherine Pozzi, future écrivaine, philosophe et scientifique, pouvait ainsi écrire à 15 ans dans son carnet secret :

Je voudrais que ces livres restent, parce que je veux qu'on connaisse mieux les enfants – on ne les connaît pas : la plupart voient en eux de petits êtres frivoles incapables de penser – je veux dire aux indifférents combien un enfant peut souffrir, combien une jeune fille peut être seule¹.

Les journaux sont l'un des rares vecteurs de la parole, et plus précisément de l'écriture juvénile, alors que le discours ambiant ne rend guère justice à cette classe d'âge. Que ce soit par nostalgie, par mépris ou par crainte, les jeunes font en effet l'objet de représentations biaisées. Tantôt on les considère comme de petits êtres innocents dont il faudrait préserver la pureté originelle ; tantôt on les voit comme des créatures simplettes que seuls des soins constants pourraient civiliser ; tantôt encore on les perçoit comme des individus rebelles, des menaces morales, sociales et politiques qu'il faudrait surveiller et discipliner². Quant à leurs premiers griffonnages, on présume qu'ils seront fautifs, maladroits, indigents ou niais.

Il s'agira donc d'étudier le contre-discours d'une jeunesse qui, faute d'être entendue dans l'espace public, s'indigne dans ses carnets privés contre les stéréotypes associés à cet âge de la vie et à ses écrits. Plus encore, les plus jeunes prétendent démontrer la fausseté de ces préjugés à partir d'un contre-exemple personnel : l'histoire de leur vie, soigneusement rédigée jour après jour. Nous nous appuyerons pour ce faire sur une dizaine de carnets rédigés par de futurs auteurs, âgés de 7 ans pour les plus jeunes, à 25 ans pour les plus « vieux ». Certains de ces apprentis écrivains sont aujourd'hui bien connus, comme André Gide, Raymond Queneau ou Simone de Beauvoir, tandis que d'autres sont d'illustres inconnus dont les manuscrits dorment encore dans les archives.

Tout l'enjeu sera de déterminer si les journaux de jeunesse, parce que ce sont des écrits personnels et privés, permettent vraiment de s'abstraire de ces représentations collectives et publiques que sont les stéréotypes ; de voir s'il est possible de réhabiliter la jeunesse en échappant au cadre de cette lutte de pouvoir immémoriale qui oppose les plus jeunes aux plus vieux, et conduit bien souvent à caricaturer l'opposition – quitte à perpétuer des stéréotypes âgistes.

Nous commencerons par présenter ces documents de première main que sont les journaux de jeunesse en les replaçant dans leur contexte : d'où provient cette vague de petits écoliers et de petites écolières qui semblent s'être passé le mot pour prêter à leurs carnets une fonction testimoniale ? Et à qui leur témoignage est-il adressé ? Nous nous intéresserons ensuite à la réhabilitation de la jeunesse par elle-même à proprement parler. Les plus jeunes s'efforcent de donner tort aux préjugés des plus vieux en convoquant leur expérience personnelle, mais aussi en entrant à huis-clos en débat contre les scientifiques et les écrivains de l'époque, et enfin en illustrant par la qualité de leurs écrits l'idée que, non, « la valeur n'attend pas le nombre des années ». Nous nous attarderons enfin sur les limites, sinon les effets pervers, de cette réhabilitation, puisque si les journaux permettent effectivement de dénoncer les stéréotypes visant les plus jeunes, ils ne parviennent pas à les déconstruire car les écrivains en herbe s'inscrivent encore et toujours dans le cadre d'un conflit générationnel.

Petit historique du journal de jeunesse : de l'aliénation à la récrimination

Il ne va pas de soi que les jeunes puissent s'exprimer librement, et donc s'opposer aux discours dominants, dans leurs carnets intimes. Les travaux pionniers de Philippe Lejeune ont montré que les premiers journaux n'avaient rien de secret : ils étaient au contraire supervisés par des adultes, qui les relisaient et les corrigeaient. Il était en effet d'usage qu'un parent, un professeur ou un prêtre donne à l'enfant d'environ 10 ans un carnet dans lequel il était invité à raconter sa journée afin d'apprendre à bien penser, à bien se conduire et à bien écrire³. Cet emploi s'est développé auprès des jeunes filles de la bourgeoisie dès 1830, avant de s'étendre aux deux genres et à tous les milieux sociaux vers 1880 à l'école. Pour le dire simplement, et de manière peut-être un peu caricaturale, le journal de jeunesse était d'abord un instrument d'endoctrinement, qui devait former de petites filles et de petits garçons bien pieux, bien obéissants, et surtout sans prétention littéraire. Le premier carnet de Marie Lenéru, par exemple, future dramaturge dont le destin est assez semblable à celui d'Helen Keller, commence par ces mots rédigés à 11 ans : « C'est maman qui m'a forcée à faire mon journal, car moi, je n'en avais pas du tout envie⁴ ». En conséquence, les premiers développements que Lenéru consacre à la jeunesse manifestent un certain degré d'aliénation, comme si elle avait intériorisé les paroles des adultes de son entourage et les répétait :

Puis, je vais entrer dans les plus belles années de ma vie, quand même celles de la jeunesse, mais d'une jeunesse qui sait jouir des réunions de famille, de ces bons moments qui parfument toute une vie – (je ne crois pas que ce soit poseur de dire cela puisque personne ne le verra, excepté maman)⁵.

Marie Lenéru reprend le discours nostalgique qui idéalise la jeunesse comme « les plus belles années de sa vie » – mais comment un enfant le saurait-il, sans avoir connu la maturité et la vieillesse ? Et encore s'excuse-t-elle de le faire dans un langage trop recherché, en employant une métaphore, ce qui risque d'être « poseur » puisqu'on attend alors des jeunes filles qu'elles adoptent un style simple, naturel et candide.

Mais avec le passage au XX^e siècle, tout bascule : l'ombre de l'adulte penché par-dessus l'épaule des jeunes diaristes disparaît, et ils peuvent enfin s'exprimer sans redouter la censure. Dès lors, ils considèrent leurs journaux intimes comme des « témoignages » à la fois historiques, psychologiques et linguistiques, comme des « documents humains ».

L'appel aux « documents humains » d'Edmond de Goncourt et la réponse de Marie Bashkirtseff : un témoignage fondateur

Ce choix de mots n'est pas anodin. Il renvoie à une célèbre formule employée par divers auteurs réalistes et naturalistes, à commencer par Edmond de Goncourt. Pour préparer le roman *Chérie*, une étude portant sur la jeune fille depuis l'enfance jusqu'à

ses vingt ans, il demandait à toutes les femmes de France de lui faire parvenir les petits morceaux de papiers où elles racontaient autrefois leur âme. Cette compilation donne lieu à un très bon roman, mais à un très bon roman qui ne donne guère la parole aux jeunes filles, et qui dénigre volontiers leurs écrits intimes, si bien que les diaristes du XX^e siècle entreprennent de livrer directement leurs journaux de jeunesse au public. L'une des premières à s'y risquer s'appelle Marie Bashkirtseff. C'est une jeune russe qui aurait bien voulu devenir une peintre célèbre, mais qui meurt dans la fleur de l'âge, avant que d'avoir réalisé ses projets. La préface de son journal, rédigé entre 12 et 25 ans et publié après sa mort, donne le ton :

À quoi bon mentir et poser ? Oui, il est évident que j'ai le désir, sinon l'espoir, de *rester* sur cette terre, par quelque moyen que ce soit. Si je ne meurs pas jeune, j'espère rester comme une grande artiste ; mais si je meurs jeune, je veux laisser publier mon journal, qui ne peut pas être autre chose qu'intéressant. [...] Vous pouvez donc être certains, charitables lecteurs, que je m'étale dans ces pages *tout entière*. *Moi* comme intérêt, c'est peut-être mince *pour vous*, mais ne pensez pas que c'est *moi*, pensez que c'est un être humain qui vous raconte toutes ses impressions depuis l'enfance. C'est très intéressant comme document humain. Demandez à M. Zola, et même à M. de Goncourt, et même à Maupassant !⁶

Son journal posthume est un succès de librairie, comparable à celui du *Journal d'Anne Frank* aujourd'hui, qui incite une génération entière d'enfants et d'adolescents à l'imiter. Comme elle, ils avancent désormais que l'intérêt de leurs carnets viendrait de ce qu'ils sont un « authentique » témoignage sur la jeunesse : direct, sans retouche, et surtout sincère – ce qui n'est pas tout à fait vrai, mais passons.

Témoigner auprès de qui ? Et pourquoi ?

Les journaux de jeunesse rédigés à cette époque, aussi secrets soient-ils, sont le plus souvent adressés à un lecteur adulte potentiel. Les plus jeunes prétendent en remonter aux plus vieux, les « étonner », les « impressionner » et « démontrer » leur valeur – ce sont leurs mots. Catherine Pozzi, par exemple, imagine régulièrement la réaction de ses parents, d'académiciens ou de la postérité s'ils découvraient son beau journal. À son père, elle écrit : « Ce livre ne vaut pas du [Anatole] France, mais... je sais qu'il t'étonnera. Comment supposer qu'à seize ans on puisse penser...⁷ » L'année suivante, elle écrit encore :

Ce cahier a des dehors piteux. Nous allons l'emplier de telles choses, que les bibliothèques rétrospectives des siècles prochains se l'arracheront, si l'encre tient encore... et si elle ne tient plus, ils la feront revenir sous des acides, des oxydes et des drogues dont les formules dorment encore entre les circonvolutions des cerveaux futurs !⁸

Elle n'était pas si loin de la vérité, puisque son premier journal est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale de France.

Quand les carnets de jeunes écrivains ne sont pas destinés à autrui, ils sont malgré tout adressés à leur « moi » futur. Car rappelons que la particularité des préjugés visant à la jeunesse, c'est qu'ils sont entretenus par des personnes qui ont toutes elles-mêmes été jeunes un jour. Les enfants et les adolescents destinent donc leurs carnets

aux adultes qu'ils deviendront en espérant les engager à une certaine « fidélité à soi⁹ », pour reprendre une formule chère à Simone de Beauvoir : les inciter à ne pas désavouer leurs êtres et leurs écrits passés sous prétexte qu'ils auraient grandi.

Or, comme les diaristes relisent et annotent bien souvent leurs anciens journaux intimes, leurs carnets présentent parfois une sorte de dialogue entre l'écrivain jeune et l'écrivain mature, qui s'engagent l'un l'autre à faire preuve de bienveillance, à ne pas se juger trop hâtivement, mais retombent finalement l'un comme l'autre dans le stéréotype. C'est notamment le cas de Pierre Louÿs, qui était le condisciple d'André Gide à l'École Alsacienne avant de devenir lui-même écrivain. Le manuscrit de son deuxième journal montre qu'il annote en 1918 les notes qu'il prenait en 1887 :

Il me semble que cela me fera plaisir plus tard, quand je serai vieux, que j'aurai trente-cinq ans (3), une femme assommante, six enfants sur les genoux, de la barbe au menton [...] de relire les pensées baroques que j'avais à seize ans. Vous serez alors, Monsieur, un petit employé de ministère, bien timide, bien fier de votre titre de sous-chef adjoint et de votre ventre respectable (4). [...] Voilà ce que c'est que d'avoir seize ans, et ce n'est pas seulement un âge chanté par les poètes ; et je suis bien aise de le noter à la première page de mon journal, pour vous le rappeler plus tard, Monsieur le sous-chef adjoint (9), et ne pas dire comme tout le monde dit maintenant : « Ah ! bast ! seize ans ! potacherie ! potacherie ! On n'est heureux qu'à dix-huit ans. » Et vous la regretterez plus tard, Monsieur, cette potacherie, je le crois bien (10).

(3) Innocent ! Tu seras plus jeune à 43 ans qu'à 16 et jusqu'au printemps 1914 tu plaindras les autres printemps.

(4) Penses-tu, sale gosse ! [...]

(9) Sous-chef toi-même. Je te prie de te taire. J'ai été respectueusement l'élève des maîtres, mais jamais le sous-chef d'un chef.

(10) !! Ta bouche, bébé !¹⁰

Tandis que l'adolescent alpague l'adulte qu'il deviendra en dressant un portrait cocasse d'homme obèse et médiocre, piégé dans une famille bourgeoise, l'adulte réplique en traitant l'enfant qu'il était de « bébé », de « sale gosse » et en se moquant de sa prétendue « innocence ».

Mon journal

Vendredi 24 juin 1887. 9 heures du soir.

Pages annulées
en 1918

Je vais donc écrire mon journal!
Pourquoi?
A quoi bon?

Oh! Mon Dieu!... Pour rien des
raisons. Il me passe maintenant
par la tête toutes sortes d'idées, de
réflexions que je n'avais jamais
eues avant, et que j'éprouve
un besoin féroc de coucher sur
le papier. Il me semble que
cela me fera plaisir plus tard,
quand je serai vieux, que j'aurai
trente-cinq ans, une femme
assommante, six enfants sur
les genoux, de la barbe au menton
et un raid de cuir sous... mais,
de relire les pensées baroques que
j'avais à seize ans. Vous serez
alors, Monsieur, un petit employé
de ministère bien grincé, bien
fier de votre titre de sous-chef adjoint
et de votre ventre respectable. Vous
serez Monsieur l'air gros comme
le bras, et vous regarderez du
haut de votre prudence vos
jeunes gens.

Innocent!
Tu seras plus
jeune à 48 ans
qu'à 16, et
qu'aux printemps
de 1916, tu
plaindras les
autres printemps!

Penses-tu,
sale gosse!

Je regarderai avec pitié ce petit Élieu qui
a un besoin féroc d'écrire en juin 1887 et qui, jusqu'à
la fin de l'année, ignorera la vocation.

Fig. 1. Pierre Louÿs, *Mon journal. Impressions de jeunesse*, 24 juin 1887-16 mai 1888.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55013662p>

Du contre-discours au contre-exemple : défense et illustration des qualités juvéniles

Petites injustices et grandes inégalités structurelles

Ces journaux de témoignage renferment donc le contre-discours d'une jeunesse qui s'élève à guichet fermé contre les discriminations et les représentations biaisées

dont elle fait l'objet. Les aspirants écrivains consignent chaque jour dans leurs carnets les petites injustices dont ils sont victimes au quotidien, lesquelles dissimulent parfois de grandes inégalités structurelles. Certains racontent qu'ils sont enfermés contre leur gré, privés de tout contact avec le monde extérieur sous prétexte que leurs corps seraient « fragiles », et sont interdits de lecture sous prétexte que leurs esprits seraient « vulnérables » aux influences corruptrices du monde. D'autres rapportent qu'ils sont battus sous prétexte qu'ils seraient « insolents » ou « irrespectueux », simplement pour avoir exprimé leur opinion face à leurs parents. Queneau écrivait en ce sens : « Les enfants ont tort d'avoir raison quand leurs parents ont tort¹¹ ». Dans le secret de leurs journaux, ils dénoncent ces abus de pouvoir et rétablissent une vérité mise à mal. C'est d'ailleurs tout ce qu'ils peuvent faire, puisque faute d'argent, d'espace ou de temps bien à eux, les jeunes n'ont aucune autonomie, et donc aucun moyen d'action. Ceci dit, le journal est l'instrument d'une prise de conscience : les plus jeunes méditent plume à la main, et s'aperçoivent que les difficultés qu'ils rencontrent ne leur sont pas propres, mais procèdent d'un ordre social inégalitaire. C'est pourquoi leurs notes montent bien souvent en généralité pour relater non seulement leur vécu particulier, mais celui des « enfants » ou des « jeunes » dans leur ensemble, celui de « la jeune fille » ou du « jeune homme » comme type. C'est notamment ce que fait Beauvoir :

Car je ne suis pas une jeune fille, mais bien en elle toute la jeunesse d'aujourd'hui, toute cette âme des gens de vingt ans rêvée en moi indéfiniment, âme collective plus proche, plus caressante que celle d'aucun individu singulier¹².

Elle, comme tous les autres, se constitue en classe d'âge. Les diaristes s'aperçoivent que la limite qui sépare le premier âge de la vie de la maturité est arbitraire, que « la jeunesse n'est qu'un mot¹³ » comme le disait le sociologue Pierre Bourdieu : non une réalité objective, mais une construction sociale historicisée qui vise à limiter l'influence des plus jeunes en faisant bouger la frontière d'accès à l'âge adulte. Les écrivains en herbe commentent volontiers l'artificialité des conventions qui marquent le passage à la maturité, soit que les jeunes filles raillent la menace de « coiffer Sainte-Catherine » à 25 ans, soit que les jeunes garçons notent que l'anniversaire des 21 ans « n'a qu'une portée sociale » :

Sans les lettres reçues ce matin, peut-être ne me serais-je aperçu que j'ai aujourd'hui vingt-et-un ans. J'ai tellement l'habitude de considérer ma vie du point de vue intérieur, absolu, que les années ne sont pour moi que des coupures du Temps – coupures nécessaires, pratiques, certes, mais humaines et arbitraires. Le développement de l'être, ses crises, ses épanouissements et son point harmonieux se moquent de ces divisions-là. En sorte que pour moi cet anniversaire n'a qu'une portée sociale : service militaire, carrière, devenir électeur, supporter des responsabilités et mes parents prévoyants ont ajouté : possibilité de mariage. Et tout cela m'est tellement indifférent !¹⁴

Pour Marcel Schneider, écrivain et critique né à la veille de la Première Guerre mondiale, le temps social s'efface devant le sentiment de la durée qui naît en écrivant chaque jour dans son journal de jeunesse.

Les enfants et les adolescents ne s'attaquent pas seulement aux discriminations, mais aussi aux stéréotypes. D'une part, les novices s'appuient sur la littérature et les traités scientifiques consacrés à la jeunesse qui se multiplient au XIX^e siècle¹⁵ pour déconstruire les préjugés des adultes à leur encontre : ils fichent des ouvrages avant d'en faire une critique souvent bien sentie. Simone de Beauvoir, par exemple, qui lit jusqu'à cinq livres par jour, aime à parcourir les romans qui caricaturent les jeunes filles « par contraste », pour se démarquer des clichés :

Je relis *L'Enfant chargé de chaînes* [de François Mauriac], vraiment faible littérairement, et désolant ; je le relis pour une ou deux phrases qui sont, par contraste, une caresse : « Elle a comme toutes les jeunes filles une petite âme ménagère » [...] J'aime n'être pas la jeune fille à l'âme ménagère¹⁶.

Tel autre diariste anonyme dont l'homosexualité est un secret bien gardé s'oppose aux écrits de Freud et du docteur Hesnard qui cherchent l'origine de son orientation sexuelle dans un traumatisme infantin, une masturbation précoce et excessive, ou une mère trop envahissante : « Ce n'est que maintenant où, ayant eu connaissance de théories célèbres, je regarde si elles valent pour moi¹⁷ », écrit-il. La vérité ne sort plus de la bouche des savants, mais de la plume des enfants. Cependant, loin de s'en tenir à des références précises, les écrivains en herbe se confrontent surtout à ces stéréotypes diffus qui imprègnent l'imaginaire social de l'époque pour s'arroger une certaine légitimité. Nombreux sont les enfants et les adolescents, par exemple, qui se défendent d'être ignares et stupides :

Ne pensez pas : « *Pauvrette ! Elle est encore en jupe courte et pense connaître le monde !* ». C'est ce qu'on me répondrait maintenant, si je disais ces choses. Mais, lecteur, vous qui avez lu en mon âme, vous savez bien que je suis seule [à connaître les Hommes]¹⁸.

On remarque que le contre-discours des plus jeunes a sa figure rhétorique de prédilection : l'antéoccupation, cette construction qui consiste à anticiper les critiques des détracteurs dans un premier temps, pour mieux les rejeter dans un second temps¹⁹. D'autres jeunes diaristes regrettent qu'on ne prenne pas au sérieux leurs souffrances, qu'on les réduise par défaut à des « chagrins d'enfants » sans conséquence. Ainsi d'André Gide, qui adopte fréquemment la posture de l'incompris, et confie à son journal des projets de livres éloquentes :

Il y a peut-être une nouvelle âpre à écrire sur le suicide d'un jeune enfant que tout le monde regarde comme un enfant mais qui lui se sent homme (enfin, voilà ! il faudra expliquer) – il aime, personne ne le croit, on en joue – il s'exalte, se désespère de voir qu'on ne le prend pas au sérieux et pour imposer aux gens ce sérieux qu'on ne veut pas lui donner, il se suicide²⁰.

Ces apprentis écrivains s'élèvent encore contre l'image déformée des œuvres de jeunesse, car on dénie bien souvent aux plus jeunes toute capacité à écrire. L'enfant (du latin « *infans* » : celui qui ne parle pas) est, au moins étymologiquement, incapable de s'exprimer convenablement. Les journaux de jeunes filles, en particulier, sont

perçus comme une compilation de catéchisme pendant l'enfance, puis d'histoires sentimentales à l'adolescence. Il suffit de regarder l'image qu'en donne *Chérie*, d'Edmond de Goncourt : le journal de l'héroïne est d'abord présenté comme un carnet de communiant(e) écrit « dans une langue serinée, et qui n'avait rien de l'enfant, et où elle s'engageait à “respecter son corps comme le Temple du Saint-Esprit” », puis comme « un journal des plus riches en points d'exclamation, en phrases raturées, en lignes de points sous lesquels se dissimulent des pensées qui rougissent pudiquement de se formuler²¹ », avec des fleurs glissées entre les pages. On peut voir que les stéréotypes sont non seulement genrés, mais évolutifs : ils épousent la croissance des plus jeunes, associant à chaque âge sa tare. Les écrivains en herbe s'opposent donc à ces représentations à mesure qu'elles s'imposent. Catherine Pozzi se plaît d'abord à poser en petite renégate qui n'est pas dupe des mensonges de la religion catholique, exhibant son irrévérence en s'inscrivant dans l'héritage intellectuel de Nietzsche ; puis elle s'amuse quelques années plus tard à tourner en dérision la prétendue candeur des journaux de jeunes filles en fleurs : « merde ! [...] Oh, pages blanches, pages virginales d'un lilial journal de jeune fille... teignez-vous d'une roseur confuse²². » Pozzi emploie couramment une « langue d'étudiant » pleine de jurons pour jouer avec les attentes de ses lecteurs à venir.

Contre-exemple : démontrer que la valeur n'attend pas le nombre des années

Les novices prétendent défendre, mais aussi illustrer la qualité de leurs écrits, tendant leur journal en contre-exemple. Deux tendances contradictoires s'esquissent alors dans leurs carnets. La première consiste à livrer une démonstration de maîtrise en se conformant aux standards stylistiques adultes. Les diaristes tâchent de prouver à un lecteur potentiel leur « maturité », ou mieux encore, leur « précocité », synonyme de valeur littéraire. Pour ce qui est de la forme, ils s'essayent sporadiquement à des genres littéraires nobles, ils emploient un registre de langue soutenu, ils rivalisent de purisme et multiplient les artifices rhétoriques pour se montrer « au-dessus de leur âge ». C'est par exemple ce que fait Louis Chadourne, en décrivant un lever de lune :

J'ai assisté ce soir à un admirable lever de lune. J'ai noté quelques effets de lumière, au crayon, sur un chiffon de papier. Je les transcris ici.

Derrière la colline que bleussait le crépuscule, la lune montait rougeâtre. Elle se dessina lentement dans la brume ; ce fut d'abord un disque voilé dont on entrevoyait à peine à l'horizon le frottis léger et doré. Puis elle s'élargit, et sur l'horizon qu'enveloppaient déjà de larges ombres violettes, elle apparut sanglante, comme un masque japonais grimaçant et sinistre²³.

Pour ce qui est du contenu, ils tâchent de rehausser leurs sujets, délaissant les petits tracés de leur quotidien d'enfants pour parler de ce qu'ils appellent des « choses sérieuses et lugubres », des « sujets graves » et profonds, traditionnellement placés hors de portée des enfants. Ils discutent volontiers de religion, de philosophie ou de politique – « (car, à treize ans et demi, on a le droit d'avoir des opinions politiques !²⁴) » précisent-ils alors. Anaïs Nin, qui commence son journal sur le bateau qui l'emène en Amérique pour fuir la Première Guerre mondiale, aime à commenter l'évolution du

conflit et se fantasme, comme tant d'autres jeunes diaristes, Jeanne d'Arc réincarnée pour sauver sa patrie²⁵. Ce faisant, les diaristes réactualisent le *topos* du *puer-senex*²⁶ ou « enfant qui a la maturité d'un vieillard » : ils exacerbent à dessein le contraste entre leur apparence d'enfant et leur intériorité de vieux sage qui aurait été précocement désillusionné par la vie. Julien Green peut ainsi écrire à 20 ans :

Parfois, je me sens si vieux qu'il me semble que je devrais mourir sur l'heure et que ma jeune figure, mon jeune corps ne sont que supercheries et que masques. J'ai voyagé beaucoup, j'ai lu peut-être un peu trop, mais tout ce que j'ai deviné de tristesse et de misère en ce pauvre monde finissant, il faudrait en vérité plus d'une vie humaine pour me l'enseigner, à supposer que je ne le susse déjà, tant elle est longue cette expérience innée que je sens en moi²⁷.

Ils se placent sous le patronage du jeune poète maudit Chatterton, se présentant comme des enfants qui ont « vécu mille ans²⁸ ».

Mais parallèlement à cette recherche de conformité avec les standards stylistiques adultes, qui se concentre dans de petits morceaux de bravoure ponctuels, les apprentis écrivains apprennent dans la durée à se réappropriier les stéréotypes dont ils font l'objet en adoptant ce que l'on pourrait appeler un « style juvénile » : un style qui n'est pas seulement malhabile, si l'on en croit les jeunes diaristes, mais aussi caractérisé par l'enthousiasme, la légèreté, la rébellion et l'authenticité. Sur le temps long, les jeunes diaristes se félicitent de préférer le journal intime – qui est peut-être, comme le notait Maurice Barrès, « la forme la plus enfantine qu'on puisse imaginer²⁹ » – aux genres littéraires reconnus, qu'ils jugent artificiels et sclérosés. Ils privilégient un langage ordinaire, voire un registre familier, et revendiquent le droit de mal écrire en exhibant leurs fautes de grammaire car le rendu n'en serait que plus « vrai ». Sur le plan du contenu, c'est la « fête de l'insignifiance³⁰ » dont parlait Kundera : les apprentis écrivains redonnent une dignité aux petits riens de leurs existences banales, arguant que leurs jeux d'enfant valent bien la peine d'être consignés. L'immatunité serait un gage de valeur, tandis que mûrir, désormais, ce serait pourrir. Les apprentis écrivains redoutent tout particulièrement le conformisme et la stérilité qui viendraient avec l'âge et l'expérience du monde. « Une ardeur juvénile m'enflamme³¹ », note ainsi l'écrivain lyonnais David Cigalier, comme s'il allait de soi que la jeunesse soit créatrice. « Il faut se hâter et profiter de l'enthousiasme de la jeunesse³² » écrit encore Gide.

Ces tendances stylistiques contraires correspondent à deux conceptions opposées de la littérature. À la perfection de convention de la littérature légitime des adultes, fondée sur un « art » défini et reconnu par une longue tradition de professionnels, les apprentis écrivains opposent l'authentique imperfection d'une littérature d'amateurs manifestant leur amour de l'écriture en dilettante. « J'écris en amateur “comme d'autres font de la bicyclette”³³ », note ainsi Jean de Tinan. Ils cherchent le plaisir de la performance, et non l'exécution parfaite, mais relèvent au passage que la beauté des œuvres rédigées sans effort est supérieure à celle obtenue par un travail besogneux. Pour Marcel Schneider, « la technique des professionnels enlèverait leur véritable saveur qui est gaucherie, naïveté, candeur et jeunesse de l'esprit³⁴ ». Les jeunes diaristes, ces amateurs par excellence, prétendent ainsi ressourcer une littérature compromise par

le souci du public parce qu'ils privilégient le cadre privé, la modestie et la sincérité.

Tout cela relève de ce que Pierre Bourdieu appelait des « stratégie[s] stylistique[s]³⁵ » : les jeunes, comme n'importe quels auteurs, choisissent un sujet, un genre littéraire et une manière de s'exprimer qui leur permette de se faire une place sur la scène littéraire. C'est une simple logique de distinction, et c'est d'ailleurs là que le bât blesse.

Limite de la réhabilitation : quand l'âgisme tourne au jeunisme

Condamnation de la vieillesse a contrario

Le champ littéraire, notait Bourdieu, a « ses lois spécifiques de vieillissement³⁶ ». Pour s'imposer face à leurs aînés, les jeunes écrivains se montrent novateurs et contestataires, et dénoncent *a contrario* l'aspect conventionnel et conservateur des écrits de la maturité. Autrement dit, la réhabilitation de la jeunesse à l'œuvre dans les carnets privés ne permet pas d'échapper aux stéréotypes qui saturent l'espace public parce qu'elle s'inscrit toujours dans un système d'oppositions binaires qui conduit à essentialiser les deux partis : l'âgisme tant décrié se maintient sous forme de jeunisme, à travers une célébration sans nuance de la jeunesse et d'une condamnation sans concession de la vieillesse, réduites à leurs images les plus grossières.

D'un côté, les petits diaristes tendent à caricaturer la vieillesse en bloc, la présentant comme une décrépitude intellectuelle et physique, n'hésitant pas à recommander l'euthanasie systématique pour les plus âgés. C'est le cas de Julien Green, qui écrit par ailleurs à 21 ans :

Elle est singulière, cette idée que nous devons respecter la vieillesse. Pourquoi respecter un vieillard ? [...] Hélas ! quoi de plus attristant qu'un homme devenu gâteux, chauve, édenté, tremblotant, sans yeux, et, comme dit Shakespeare, sans *everything* ? [...] Ce que l'on devrait respecter c'est non la vieillesse, qui est ignoble et triste, mais la jeunesse, la force, la beauté. Un homme jeune, vigoureux et bien fait, est supérieur, sachez-le, à tout ce que la nature a pu produire d'autre - en appliquant bien entendu ces termes beau, fort et jeune, tant à l'esprit qu'au corps lui-même -, et la vieillesse n'est bonne qu'autant qu'elle conserve des éléments qui font la jeunesse³⁷.

Le cadre privé du journal, loin d'échapper aux discours dominants, favorise au contraire les petites remarques scandaleuses tant qu'il n'a pas été caviardé par une relecture scrupuleuse.

Essentialisation de la jeunesse : le cas particulier de l'« enfant prodige »

D'un autre côté, la jeunesse elle-même ne sort pas indemne de ce projet apologétique puisqu'elle se voit uniquement ramenée à son âge. C'est ce que montre l'exemple des jeunes écrivains qui ont « réussi » à percer sur la scène littéraire : ceux

que l'on appelle des « enfants prodiges », comme Mireille Havet. Elle accède à la célébrité dès 15 ans, grâce à Guillaume Apollinaire qui publie les premiers écrits de sa « petite poyétesse », et s'inscrit dès lors dans la longue lignée de ces enfants écrivains qui remonte à Lucain, et compte, parmi ses représentants les plus éminents, Chatterton, Pascal ou Rimbaud. Or, pour asseoir sa légitimité en tant qu'auteure, Mireille Havet tend à réduire sa valeur à cette étiquette d'enfant écrivain, surestimant l'importance de la jeunesse dans son activité créatrice, quitte à souscrire aux poncifs : son jeune âge lui donnerait par défaut une vision enchantée du monde, tandis que sa langue serait naturellement poétique parce qu'elle n'aurait pas encore été corrompue par la culture... Roland Barthes a bien montré qu'il existait un « mythe » de l'enfant écrivain, c'est-à-dire un système de représentations idéalisées à valeur coercitive³⁸, et Mireille Havet s'y rattache d'abord sans discuter. Son journal d'adolescente puis de jeune adulte manifeste l'obsession nostalgique d'un retour à cette enfance artistique fantasmée, état d'avant la Chute qui n'a jamais vraiment existé, Mireille Havet aspirant à retrouver sa « façon de sentir d'autrefois³⁹ » parce que qu'elle n'est pas satisfaite de « la création après le renoncement dû à la connaissance⁴⁰ ». « Chaque jour vous dépouille⁴¹ », conclut-elle, redoutant cette croissance qui la chasserait progressivement des terres paradisiaques de l'art.

Pour autant, Mireille Havet a bien conscience de ce que ce rôle de poète prodige peut avoir de caricatural, lorsque cette essentialisation de la jeunesse provient non d'elle-même, mais du monde des adultes. Car, une fois élue poète prodige, elle se voit promenée dans les salons comme une poupée, comme un pantin d'écrivain miniature dont on tire des ficelles, comme un monstre de foire qu'on exhibe. Lorsqu'elle critique son « rôle insupportable de poète prodige⁴² », elle revient à l'étymologie du *prodigium* : à la fois « chose extraordinaire » dans son sens positif, et « monstre » dans son sens négatif :

Je joue à la poupée à travers les salons où l'on parle poésie, politique, Société des Nations, et où ma jeunesse voyante et mon inexpérience du monde me font une réputation de talent et d'inconséquence. [...] Mon cœur d'enfant souffre, il est plein d'algues et de varechs, et de sirènes tragiques, et d'amarres coupées, et de séparations cruelles qui vous grandissent comme l'amour. Je voudrais m'en aller, quitter nos théières, mon rôle insupportable de poète prodige que l'on pousse à travers les jalousies et les critiques⁴³.

Je suis un jouet entre les mains, les lèvres des foules, où mon nom, ma petite identité qui aspirait au lyrisme est balancée comme un numéro de foire, une attraction vernie qui ne coûte pas cher⁴⁴.

L'enfant prodige intègre une mise en scène perverse dans laquelle on exhibe non seulement sa jeunesse, mais sa féminité avec une sexualisation dérangeante, puisque les jeunes écrivaines de cette époque fédèrent deux mythes étroitement intriqués, celui de l'enfant écrivain, et celui de la femme-enfant.

Les enfants et les adolescents sont communément stigmatisés et discriminés par les adultes, soucieux de maintenir leur domination face à la nouvelle génération qui menace de les évincer. Les plus jeunes sont notamment les grands perdants du champ

littéraire. Éternels objets du discours des écrivains, ils sont rarement des sujets prenant la plume. Les journaux intimes de futurs auteurs permettent d'y remédier : ils font entendre la voix de tous ces petits exclus, et permettent de prendre la mesure de l'écart qui sépare la réalité et les représentations, « l'enfant réel » et « l'enfant construit⁴⁵ ». C'est d'ailleurs l'objet d'un champ d'étude en pleine expansion : les *children studies*, modelées sur les *gender studies*. Les carnets de jeunesse sont donc le lieu d'une réhabilitation instructive de la jeunesse, mais qui n'échappe pas au stéréotype puisque l'apologie de la jeunesse ne peut se faire qu'au prix d'une certaine essentialisation, et surtout d'une condamnation de la vieillesse. Il importe enfin de noter que cette apologie ne peut être que transitoire. À mesure que les futurs écrivains grandissent puis vieillissent plume à la main, ils se transforment en adultes qui renient inéluctablement la personne qu'ils étaient et répudient les écrits qu'ils produisaient. À quoi bon conserver les « momies de ces "moi" morts⁴⁶ » dans lesquelles elle ne se reconnaît plus, se demande ainsi Simone de Beauvoir ? Et s'ils ne les renient pas, ils finissent malgré tout par en donner une interprétation biaisée, à l'instar de Marie Bonaparte qui redécouvre ses *Cahiers* d'enfant pour en faire une lecture psychanalytique ultérieure : « C'est avec ma raison, fortifiée au cours des années, qu'à cinquante ans passés je suis revenue explorer le pays étrange que mon imagination d'enfant peupla de ses créations mythiques⁴⁷ », écrit-elle alors, tâchant de déceler le contenu latent dissimulé dans ses histoires merveilleuses, quitte à forcer le trait et à voir derrière ses jeux enfantins une manière de « camoufler la gravité sombre, tragique, des thèmes qui y sont traités par mon imagination infantile, sur son mode symbolique archaïque. »

[1] Pozzi Catherine, *Journal de jeunesse 1893-1906*, éd. Claire Paulhan, Lagrasse, Verdier, coll. « Pour mémoire », 1995, p. 134. 02/03/1898.

[2] Pour une étude plus fine des stéréotypes visant la jeunesse, voir Becchi, Egle et Julia, Dominique (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, t.2 du xviii^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », [1998] 2004 et Thiercé, Agnès, *Histoire de l'adolescence, 1850-1914*, Paris, Belin, 1999.

[3] Lejeune Philippe, *Le moi des demoiselles : enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, coll. « La Couleur de la vie », 1993.

[4] Lenéru Marie, *Journal, précédé du Journal d'enfance*, éd. Fernande Dauriac, Paris, Grasset & Fasquelle, [1945] 2011, p. 11. 30/11/1886.

[5] *Ibid.*, p. 67. 25/04/1888.

[6] Bashkirtseff Marie, *Journal de Marie Bashkirtseff*, t. I, éd. André Theuriet, Paris, G. Charpentier et Cie, [1887] 1888, p. 5-6.

[7] Pozzi Catherine, *Journal de jeunesse, op. cit.*, p. 163. ?/05/1889.

[8] *Ibid.*, p.189-190. 30/10/1900.

[9] Beauvoir Simone de, *Cahiers de jeunesse (1926-1930)*, éd. Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2008, p. 53, 60, 123, 206, 243, 261...

[10] Louÿs Pierre, *Œuvres complètes de Pierre Louÿs, t. IX, Journal intime 1882-1891*, Genève, Slatkine Reprints, [1931]1973, p. 36-40. 24/06/1887 et notes *a posteriori* de 1918.

[11] Queneau Raymond, *Journaux 1914-1965*, éd. Anne Isabelle Queneau, Paris, Gallimard, « NRF », 1996, p. 29. 31/08/1916.

[12] Beauvoir Simone de, *Cahiers de jeunesse, op. cit.*, p. 434-435. 10/02/1928.

[13] Bourdieu Pierre, « "La jeunesse n'est qu'un mot", Entretien avec Anne-Marie Métaillié », dans *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1992.

[14] BnF, Fonds Marcel Schneider, NAF 27430 (1), cahier 4, Mai 1934 – avril 1935, f°11v. 11/08/1934.

[15] Becchi Egle et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, t.2, op. cit.*, p. 147-155 et p. 358-366.

- [16] Beauvoir Simone de, *Cahiers de jeunesse*, *op. cit.*, p. 467. 29/09/1928. Ce qui est intéressant, c'est que cette formule trouve son origine dans le journal de jeunesse de François Mauriac lui-même – ce qui montre bien, comme nous le verrons, que les premiers carnets intimes permettent autant de construire des stéréotypes sur la jeunesse que de les déconstruire. Bibliothèque Jacques Doucet, Fonds François Mauriac, MRC Enr Ms 1, f°13r. 05/06/1906.
- [17] BnF, Fonds Marcel Schneider, NAF 27430 (1), cahier 1, 24 juin 1931 – 22 juillet 1932, f°40. 14/05/1932.
- [18] Pozzi Catherine, *Journal de jeunesse*, *op. cit.*, p. 105. 22/06/1897.
- [19] Cette figure de rhétorique fondamentalement dialogique était déjà commentée dans l'Antiquité par Quintilien, sous le nom de « prolepse » (Quintilien, *Institution oratoire*, Paris, Belles-Lettres, 1976, p. 42) et au XIX^e siècle par Littré qui la définissait comme une « figure rhétorique par laquelle on va au-devant des objections et on y répond » (Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t.1, Paris, Hachette, 1873-1874, p. 153).
- [20] Gide André, *Journal 1887-1925*, éd. Éric Marty, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », [1936] 1996, p. 51. 11/03/1889.
- [21] Goncourt Edmond de, *Chérie*, Paris, Flammarion, [1888] 1921, p. 171.
- [22] Pozzi Catherine, *Journal de jeunesse*, *op. cit.*, p. 148. 27/08/1898.
- [23] Chadourne Louis, *Carnets 1907-1925*, éd. Christiane F. Kopylov, Paris, éditions des Cendres, 1994, p. 44. 22/08/1907.
- [24] Pozzi Catherine, *Journal de jeunesse*, *op. cit.*, p. 32. 29/01/1896.
- [25] Nin Anaïs, *Journaux de jeunesse (1914-1931)*, Paris, Stock, coll. « La Cosmopolite », 2010, p. 72-73. 25/01/1915 : « j'ai rêvé que je sauvais la France, que Jeanne d'Arc était avec moi et qu'elle chantait : Allons, Anaïs, sauve la France puisque tel est ton désir, et je m'élançai, un quart d'heure après toutes les villes criaient : Victoire ! Vive la France ! Vive Jeanne d'Arc qui a donné la force à Anaïs ! Ah, comme j'étais heureuse, si cela était vrai ! Vaines illusions, moi une fille, moi si petite sauver la France, ce sont des choses aussi sottes que moi malheureusement. »
- [26] Voir Ernst Robert Curtius, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, trad. française par Jean Bréjoux, Paris, PUF, coll. « Agora », 1986 [1956], p. 176-180.
- [27] Green Julien, *Journal intégral, 1919-1940*, éd. Guillaume Fau, Alexandre de Vitry et Tristan de Lafond, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2019, p. 29. 13/02/1921.
- [28] Vigny Alfred de, *Chatterton dans Œuvres complètes de Alfred de Vigny vol. 6, théâtre t. II*, éd. Fernand Baldensperger, Paris, Conard, 1927, acte I, scène 5, p. 261.
- [29] Barrès Maurice, *Un homme libre*, Paris, Perrin et cie, 1889, p. 6.
- [30] Kundera Milan, *La Fête de l'insignifiance*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2014.
- [31] Bibliothèque Municipale de Lyon, Fonds David Cigalier, Ms6084 « Choses de ma vie. 14 février 1899-14 octobre 1936 : journal intime », cahier 1, transcription du second cahier de l'original allant du 31/01/1900 au 02/05/1900, f°47r. 15/12/1900.
- [32] Gide André, *Journal 1887-1925*, *op. cit.*, p. 44. 17/02/1889.
- [33] Tinan Jean de, *Journal intime 1894-1895*, éd. Jean-Paul Goujon, Paris, Bartillat, 2016, p. 179. 10/04/1894.
- [34] BnF, Fonds Marcel Schneider, NAF 27430 (1), cahier 4, mai 1934 – avril 1935, f°34r. 21/01/1935.
- [35] Bourdieu Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Points », [1992] 1998, p. 383.
- [36] Bourdieu Pierre, « “La jeunesse n'est qu'un mot”, Entretien avec Anne-Marie Métaillié », *op. cit.*, p. 144.
- [37] Green Julien, *Journal intégral, 1919-1940*, *op. cit.*, p. 40-41. 11/04/1922.
- [38] Barthes Roland, « La littérature selon Minou Drouet », dans *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2014 [1957], p. 143-150.
- [39] Havet Mireille, *Journal 1919-1924 : « Aller droit à l'enfer par le chemin même qui le fait oublier »*, éd. Pierre Plateau, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2005, p. 164. 01/01/1921.
- [40] *Ibid.*, p. 169. 17/01/1921.
- [41] *Ibid.*, p. 281. 10/05/1922.
- [42] *Ibid.*, p. 63. 08/01/1919.
- [43] *Ibid.*, p. 62-63. 08/01/1919.
- [44] *Ibid.*, p. 65. 11/01/1919.
- [45] Voir notamment l'ouvrage fondateur de Jacqueline Rose, *The Case of Peter Pan, or The Impossibility of Children's Literature*, London, Macmillan, 1984.
- [46] Beauvoir Simone de, *Cahiers de jeunesse*, *op. cit.*, p. 51. 07/08/1926.
- [47] Bonaparte Marie, *Cinq cahiers écrits par une petite fille entre sept ans et demi et dix ans et leurs commentaires t.II-IV*, Londres, Imago Publishing Co Ltd, 1948, p. 15.